Bicatégorisation
parMichal Raza / source

bicatégorisation par sexe désigne le processus par lequel sont créées deuxclasses dissymétriques et mutuellement exclusives. Cette division des êtres humains en deux groupes pensés comme « groupes naturels » [Guillaumin,2002, p. 323], universels et anhistoriques prétend refléter une réalité biologique.

Or de nombreux travaux, notamment à partir des années 1990, ont montré que la définition du sexe varie largement selon les cultures [1] et les périodes étudiées[Gardey, 2006], et qu'elle ne repose pas systématiquement sur une stricte dichotomie. Ainsi, la conception selon laquelle la différence entre les catégories« femmes » et « hommes » est incommensurable, relevant d'un dimorphisme biologique, ne serait pas évidente, figée dans le temps et dans l'espace, mais propre aux sociétés occidentales modernes, et notamment depuis le xviiie siècle. Selon la langue et l'approche théorique utilisées, une myriade d'expressions forment des synonymes du terme « bicatégorisation » : en anglais, par exemple, les nombreuses critiques du système binaire sexe/genre parlent de « dualisme »[dualism] [Fausto-Sterling, 2012] ou de « dimorphisme de genre » [genderdimorphism] [Butler, 2006, p. 83].Entre sexe biologique et sexe social Si les critiques féministes s'entendent pour remettre en question les rapports inégalitaires de genre, elles diffèrent sur la façon de penser le lien entre ces rapports et le sexe biologique. On peut identifier les quatre types de critique suivants.

1) Selon les féministes qu'on pourrait appeler différentialistes, la bicatégorisation serait une donnée biologique et un « invariant anthropologique »[Héritier, 1996] qui instaurent un ordre naturel sur lequel viendrait s'ajouter l'ordre social, celui de l'inégalité entre les sexes. Selon elles, la critique politique doit se concentrer non pas sur la différence des sexes, condition universelle etL nécessaire de l'altérité, mais sur la hiérarchisation qui en découle. Dans cette optique, le sexe biologique est une réalité naturelle qui précède le social – la catégorisation dualiste des humains – et fonde (sans la justifier) la domination masculine.

2) Un deuxième courant, celui qui formule les premières définitions du genre,souhaite rejeter une vision essentialiste de la différence des sexes en excluant du cadre théorique tout ce qui a trait à la « nature », domaine auquel les femmes ont été assignées. En distinguant le sexe – un donné biologique invariant – du genre– une construction sociale –, des féministes comme Ann Oakley [1972] ou Joan Scott [1988] ont paradoxalement entériné une vision naturalisante du sexe. Si ces auteures n'explicitent pas nécessairement un lien de causalité entre sexe et genre, la catégorie de genre, totalisant la part sociale du sexe, renvoie ce dernier à un espace biologique inquestionnable, et donc impensé. Or il ne suffit pas d'utilise rle mot genre pour se défaire de la question du sexe et de l'emprise de la bicatégorisation sur les corps.

3) Critiquant cette conception, les féministes matérialistes mettent elles en question la compréhension biologisante du sexe en montrant en quoi celui-ci, et non seulement le genre, relève d'un processus de catégorisation pleinement politique et social. Dans les années 1980-1990 émerge l'idée selon laquelle la division et la hiérarchie entre hommes et femmes (processus donc sociaux)façonnent la manière dont on conçoit la différence biologique entre les sexes et que, partant, le genre précède le sexe [Delphy, 2001]. Travaillant sur le corps comme lieu de la matérialisation des rapports de pouvoir, Colette

Guillaumin affirme que « le corps est construit comme sexué » [1992, p. 118]. Cette reformulation constructiviste de la notion de bicatégorisation permet ainsi de souligner que ce n'est pas seulement le genre, mais bien le sexe lui-même, dans sa matérialité corporelle [Butler, 2009], qui est une construction sociale. Critiquant ce « constructivisme radical », Priscille Touraille leur reproche d'annuler les frontières entre sexe et genre au lieu de les repenser [2011]. Si, dans le langage ordinaire, le sexe des individus (défini selon la logique debicatégorisation) est synonyme du sexe des corps eux-mêmes, des organes génitaux, Touraille soutient que les théories féministes, suivant les travaux en biologie, devraient les distinguer. Il s'agit ainsi d'admettre que si les corps ne sont pas, en eux-mêmes, sexués, ils n'en possèdent pas moins des traits sexuels attachés entre eux par des liens génétiques, variables dans l'histoire de l'évolution.

Ces débats théoriques autour des rapports entre sexe biologique et sexe social n'ont cependant pas permis d'interroger le « contenu scientifique du sexe biologique, à la fois en tant que description binaire de la sexuation des corps et construction socioculturelle de cette description » [Löwy et Rouch, 2003]. Car, si la critique de la (bi)catégorisation est essentielle, il semble pourtant qu'ici la déconstruction de la binarité biologique du sexe relève davantage d'une arme théorique que d'une recherche empirique se penchant sur les modèles scientifiques qui la construisent. En dénonçant la bicatégorisation par sexe, entant que construction discursive ou idéologique qui légitime la domination masculine, ces analyses échouent à examiner de quelle manière cette construction est élaborée et par quelles techniques elle travaille les corps.

4) À partir des années 1980 se développe un champ de recherche interdisciplinaire, peu connu dans le monde francophone avant les années 2000,qui prend pour objet d'étude les sciences – biologiques, médicales ,psychologiques – de la « différenciation sexuelle ». Ces travaux, s'inscrivant dans les études féministes des sciences et des techniques [feminist sciencestudies], ont été en grande partie initiés par des femmes biologistes. Mobilisant les outils de leur discipline, elles montrent que la binarité des sexes, loin d'être un « fait de nature », est un processus de bicatégorisation produit par les scientifiques. La critique ne prend pas la forme d'un rejet de la biologie, alors vue comme instrument de naturalisation du social, mais entend plutôt déconstruire l'évidence des « faits biologiques » liés au corps et à la différence des sexes [Oudshoorn, 2000]. C'est dans ce champ, dans un « esprit réellement interdisciplinaire » [Touraille, 2011, p. 88], que la conceptualisation et la critique de la bicatégorisation par sexe sont les plus abouties.

Historicité du sexe

Plusieurs stratégies existent pour déconstruire la dichotomie naturalisée entre les deux catégories de sexe. Pour mettre en lumière la variabilité des façons de penser le sexe, l'histoire est précieuse [Laqueur, 1992]. Dans le sillage de Michel Foucault, Thomas Laqueur décrit les transformations dans les modèles du sexe : le modèle unisexe qui met en avant une nature humaine commune serait dominant jusqu'aux Lumières, puis suivi par le modèle des deux sexes incommensurables dans lequel la différence sexuelle est conçue comme une différence radicale, une distinction scientifique qui fonde une distinction sociale.

Pour Laqueur, c'est autour du xviiie siècle que la détermination du « vrai sexe »[Foucault, 1994] d'un individu devient une affaire exclusivement médicale. Le régime de vérité du sexe est de plus en plus confiné aux domaines médicaux puis psychologiques, qui conquièrent l'autorité et la légitimité permettant de dresser à la fois les contours du sexe – ce qu'on entend par « sexe » – et les marqueurs qui le définissent. Si la compréhension du sexe comme un fait biologique prend, depuis le xviiie siècle, de plus en plus de force, les marqueurs qui le définissent, eux, diffèrent largement selon les périodes considérées : d'une différence de tempérament à une différence anatomique ; de l'anatomie à la reproduction et aux gonades ; des gonades aux chromosomes ; des chromosomes au cerveau... La complexité de la définition du sexe pose inévitablement la question de son évidence. Alors que la conception de ce qu'est le sexe varie selon la période et le lieu, la bicatégorisation résiste, quant à elle, aux changements, réfractaire aux défis politiques, techniques et scientifiques. Réfractaire, parce qu'elle ne sert pas uniquement à diviser l'humanité en deux groupes, mais à fonder et maintenir l'ordre social genré. Ce postulat d'un dimorphisme naturel « rejette dans la pathologie somatique ou mentale, dans la déviance sociale, l'"entre-deux" » [Hurtig et Pichevin, 1985, p.191].

Ainsi, la bicatégorisation fonctionne comme le socle d'une normalisation des corps, des identités et des comportements, excluant les personnes qui ne s'y conformeraient pas. Les individus qui ne peuvent (ou ne veulent) être classés dans l'une des deux catégories du sexe sont, depuis le tournant épistémologique effectué au xviiie siècle, pathologisés : que ce soient les corps « hermaphrodites» – qu'on appelle aujourd'hui intersexes [Guillot, 2008] – ou les personnes qui souhaitent changer de sexe. Ces corps défient un ordre genré pensé comme naturel et font obstacle à la bicatégorisation dichotomique présupposée [Dorlin,2005] qui persiste néanmoins par le fait de leur assigner un diagnostic et en leu rimposant des interventions médicales. Étudier l'historicité du sexe permet de montrer qu'il est le résultat d'un travail d'institution du sexe [Bereni et al., 2012, p. 38], un processus de polarisation qui se confronte parfois à des difficultés. Les cas d'intersexuation expriment de la façon la plus manifeste les difficultés que la bicatégorisation pose aux biologistes. Ils démontrent qu'essayer de la fonder en nature est une tâche complexe et approximative. Car le sexe d'un individu est composé de plusieurs sous-catégories : outre le sexe génétique, gonadique, hormonal et anatomique, on peut aussi considérer le sexe psychique et les caractères sexuels secondaires
(voix, pilosité...). Si les organes reproductifs et génitaux de l'espèce humaine sont presque dimorphiques [2], les caractères sexuels secondaires se situent eux plutôt sur un continuum [Fausto-Sterling et Touraille, 2014], de sorte que le dimorphis me de sexe n'est jamais absolu. En tant qu'élément dans un système épistémologique, le dimorphisme joue un rôle de prophétie autoréalisatrice : il est en même temps annoncé et produit par la « normalisation » chirurgicale et hormonale de ceux et celles qui ne s'y conforment pas. Car, tout en étant confrontée à des contradictions générées par la multiplicité des conformations sexuelles, la médecine aide à maintenir la stabilité du système épistémologique des deux sexes en intervenant sur les corps. Ainsi, le sexe est toujours fabriqué à partir du genre, à partir d'un ensemble de normes historiquement variables qui définissent les contours des catégories exclusives du masculin et du féminin.

Études féministes des sciences

Actuellement, l'un des nouveaux avatars de ces normes, des marqueurs ontologiques de la différenciation biologique entre les sexes – véhiculés notamment par les publications de vulgarisation scientifique –, est l'existence supposée d'une structure sexuée du cerveau qui déterminerait les comportements individuels. La chercheuse étatsunienne en sciences sociomédicales RebeccaJordan-Young, en analysant les résultats scientifiques très précisément, démontre pourtant que la « théorie de l'organisation du cerveau », selon laquelle l'exposition aux hormones prénatales agit directement sur les rôles sexuels et sexués des individus (agressivité, capacités verbales/spatiales, préférences dansles jeux d'enfant...), ne peut être considérée comme empiriquement établie ,faute de preuves suffisantes. L'idée répandue, à la fois dans les espaces scientifiques et profanes, selon laquelle il y aurait des cerveaux masculins et des cerveaux féminins depuis la vie fœtale, ne résiste pas aux faits. Tout d'abord ,établir qu'une différence cérébrale est purement biologique et non pas sociale est méthodologiquement impossible : la grande majorité des connexions neuronales se forment après la naissance et la différenciation sexuée du cerveau est donc un processus continu modulé par l'expérience et la socialisation. Ensuite, il « existe simplement trop de chevauchements entre les sexes et trop de variations des caractéristiques et capacités à l'intérieur de chaque sexe » [Jordan-Young, 2010,p. 52, notre traduction] pour qu'une séparation binaire puisse être établie. En réalité, un observateur extérieur (formé sur ces questions) ne pourrait avec certitude déterminer le sexe d'un individu uniquement selon sa structure
cérébrale. Les différences comportementales et physiques entre hommes et femmes ne permettent pas de les classer dans deux groupes distincts selon les modèles cognitifs [Vidal et Benoit-Browaeys, 2005].Les recherches de la philosophe Cynthia Kraus constituent une autre contribution majeure à ce champ d'étude. En s'intéressant à l'histoire de larecherche en génétique, elle met en évidence la complexité des mécanismes de sexuation et l'absence d'un facteur unique déterminant le sexe [Kraus, 2000].Alors que les différents éléments du sexe contiennent toujours des exceptions audimorphisme (hormones, chromosomes, organes génitaux, etc.), certains scientifiques espèrent trouver la preuve de la bicatégorisation dans le « facteurdéterminant des testicules » (testis-determining factor ou TDF), plus précisément une protéine codée par un gène – le SRY (Sex-determining region of Ychromosome). Les cas de divergences entre le sexe chromosomique (XX/XY ou d'autres configurations), le sexe génique (contenant le TDF ou non) et le sexe gonadique (le développement d'ovaires ou de testicules) produisent parfois des «inversions » de sexe : des individus possédant des chromosomes sexuels XX(donc « féminins ») peuvent avoir une anatomie dite masculine, tandis que des corps XY (chromosomes sexuels « masculins ») peuvent présenter une anatomie dite féminine. Bien que la détermination du sexe, pour les biologistes, dépende du gène SRY, les facteurs génétiques qui participent à cette détermination sont nombreux et le processus complexe [Wiels, 2015], de sorte qu'on ne parvient pas à démontrer une « dichotomie naturelle entre les mâles et les femelles » entant que « groupes humains biologiquement et clairement séparés » [Kraus,2000, p. 198-199].Dans ce travail, un autre aspect semble fondamental : Kraus souligne qu'alors que les recherches en génétique des populations ont remis en cause l'existence de différences qualitatives entre groupes racialisés, rejetant ainsi la pertinence scientifique de cette catégorie de race, les recherches sur le sexe, bien qu'incapables d'établir une frontière dichotomique entre les sexes, continuent à supposer la bicatégorisation. Pour le sexe,

comme pour la race, les différences individuelles et les variations à l'intérieur de chaque groupe sont nombreuses. De la même façon que pour le déterminant génétique, les autres variables qui définissent le sexe biologique sont complexes et se situent souvent sur un continuum : les ramener à une bicatégorisation relève donc d'une réduction. Cette réduction obéit à un partage du monde, à une « façon première de signifier les rapports de pouvoir » [Scott, 1988, p. 141], car ce ne sont pas les corps eux-mêmes qui sont binaires, mais leur assignation